

FORMATION HISTOIRE DES ARTS

LES ÉCRIVAINS AMÉRICAINS À PARIS : RHÉTORIQUE DE L'ESPACE DE LA *GÉNÉRATION PERDUE*, NOUVELLE(S) PERSPECTIVE (S) ROMANESQUE(S)

Anastasia Scepi
Agrégée de Lettres modernes



Adrienne Monnier posant devant l'entrée de sa librairie, La Maison des livres, au 7 rue de l'Odéon, 1937. Photographie de Gisèle Freund.

I- "Paris, capitale de l'Amérique" : contexte culturel et littéraire

Ce titre est emprunté au catalogue d'exposition *Paris, capitale de l'Amérique. Avant-garde américaine à Paris 1918-1939*, musée d'art américain, Giverny, commissariat de Sophie Lévy, 2003-2004, éditions Adam Biro, 2003.

De la Grande Guerre à l'ère du jazz

"C'était l'âge des miracles, c'était l'âge de l'art, c'était l'âge des excès et c'était l'âge de la satire. [...] Les citoyens les plus corsetés de la république avaient repris leur souffle quand la plus délurée des générations, la génération qui avait traversé l'adolescence pendant la confusion de la guerre, a brutalement poussé d'un coup d'épaule mes contemporains pour venir danser devant les feux de la rampe. C'était la génération dont les filles se dépeignaient comme des *flappers*, la génération qui a corrompu ses aînés et a fini par se surestimer moins par manque de moralité que par manque de goût. Il faudrait pouvoir exposer l'année 1922 ! Ce fut l'apogée pour la jeune génération, car même si l'âge du Jazz s'est prolongé, il est devenu de moins en moins l'affaire de la jeunesse".

Francis Scott Fitzgerald, "L'âge du Jazz en échos", in *Un livre à soi et autres écrits personnels*, Les Belles Lettres, 2011, p. 308 ; p. 159).

« le mot « jazz » dans sa progression vers la respectabilité a tout d'abord signifié sexe, puis danse, et enfin musique. Il est associé à un état de stimulation nerveuse, pas très différent de celui des grandes villes derrière la ligne de front pendant une guerre ».

Francis Scott Fitzgerald, "L'âge du Jazz en échos", Op. Cit., p. 160.



Figure 11 : Adrienne Monnier coupant les cheveux de Sylvia Beach à Rocfoin.

Photographie d'Adrienne Monnier et Sylvia Beach. Source : Laure Murat, Passage de l'Odéon, "L'imaginaire", Gallimard, 2003, nouvelle édition 2024.

« Une fille entra dans le café et s'assit, toute seule, à une table près de la vitre. Elle était très jolie, avec un visage aussi frais qu'un sou neuf si toutefois l'on avait frappé la monnaie dans de la chair lisse recouverte d'une peau toute fraîche de pluie, et ses cheveux étaient noirs comme l'aile du corbeau et coupés net et en diagonale à la hauteur de la joue ».

Ernest Hemingway, *Paris est une fête*, Folio, Gallimard, 2011, p. 45.

« Mais cette histoire n'est pas celle d'un couple sur une île et ne s'intéresse pas principalement à l'amour né de l'isolement. Il s'agit simplement de présenter deux personnalités, et le décor idyllique, mer tropicale et palmiers compris, est tout à fait secondaire. Pour la plupart, nous nous contentons d'exister, de nous reproduire, et de nous battre pour en avoir le droit ; et l'idée dominante, la tentative vouée à l'échec de maîtriser son propre destin est réservée à la petite caste des fortunés, ou des infortunés. A mes yeux, tout l'intérêt que présente Ardita réside dans ce courage qui se flétrira avec sa beauté et sa jeunesse ».

Fitzgerald, "Le pirate de la côte", *Garçonnes et philosophes*, in *Oeuvres complètes*, La Pléiade, tome 1, Gallimard, 2012, p. 312

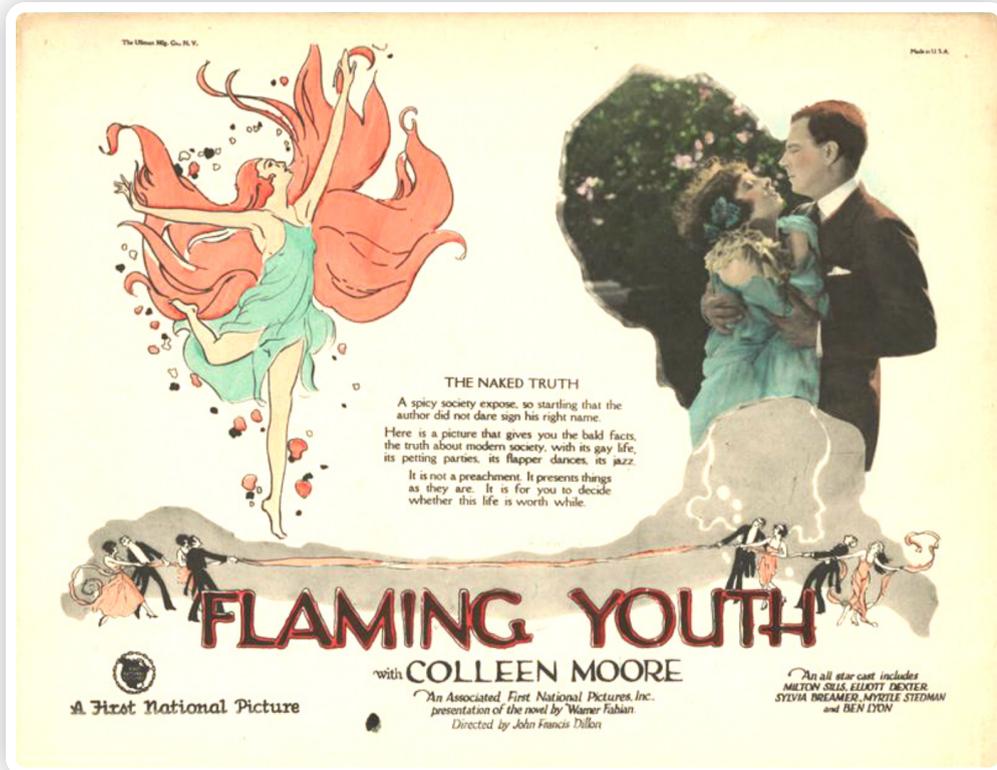
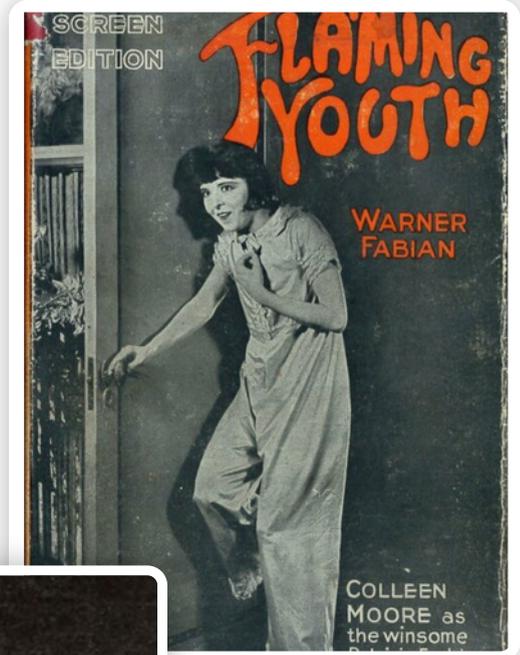
« [...] Carlyle jouait à Broadway, où les offres de cachets pleuvaient de toutes parts et où il gagnait plus d'argent qu'il n'en avait jamais rêvé. C'est alors qu'une étrange transformation se fit jour dans son attitude générale : il devint amer lorsqu'il s'imagina passer les meilleures années de son existence à gigoter sur scène avec une troupe de jeunes Noirs. Son numéro faisait merveille dans le genre – trois trombones, trois saxophones et lui à la flûte – et c'était son sens si particulier du rythme qui le rendait à nul autre pareil [...] »

Fitzgerald, "Le pirate de la côte", *Garçonnes et philosophes*, in *Oeuvres complètes*, La Pléiade, tome 1, Gallimard, 2012, p. 299

Flamming Youth, John Francis Dillon, 1923 (film muet)



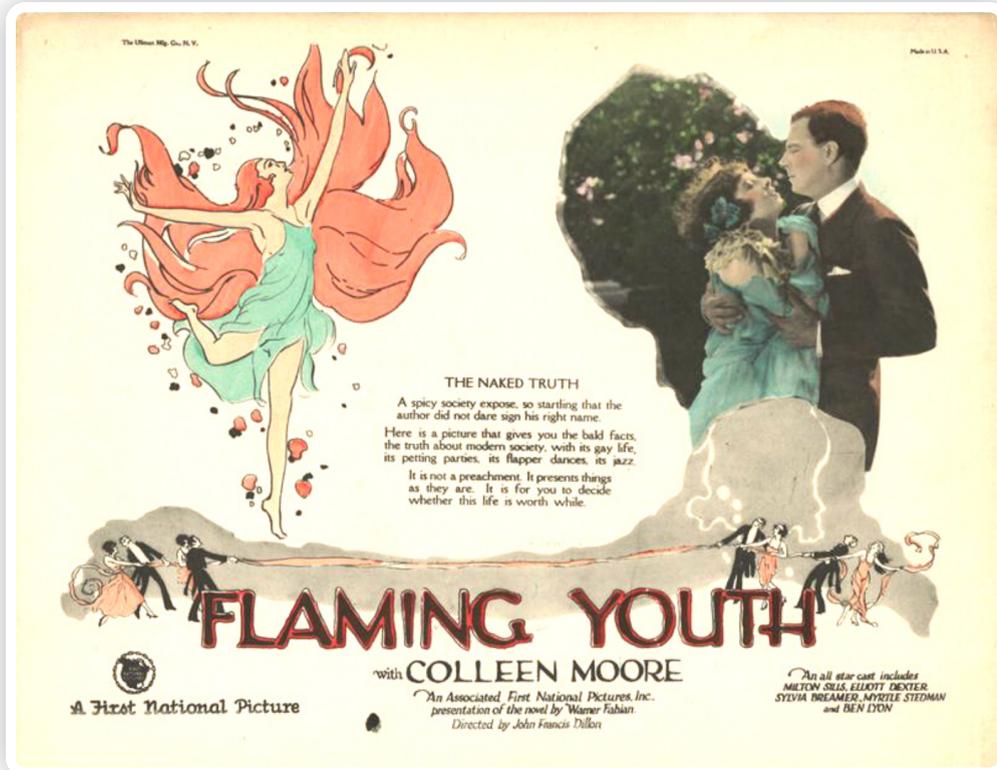
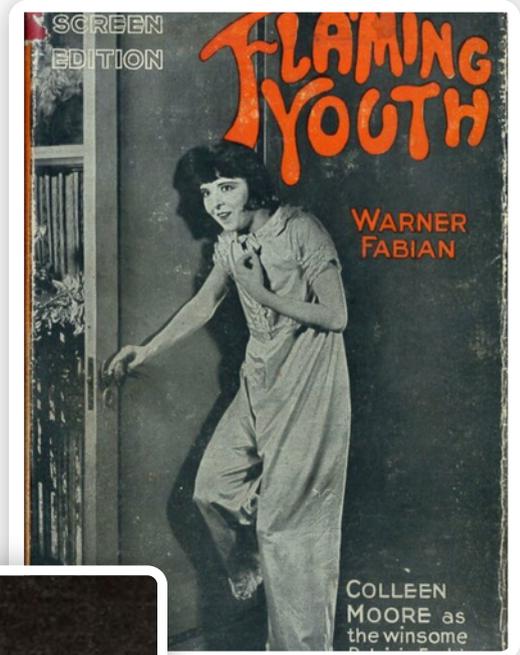
Extrait



Flaming Youth, John Francis Dillon, 1923 (film muet)



Extrait



Loulou, Georg Wilhelm Pabst (1828-1929)



Extrait



Louise Brooks

« Selon moi, l'élément érotique de ces œuvres, même dans le cas de *Sheik*, écrit pour les enfants dans l'esprit de Peter Rabbit, n'a pas fait le moindre mal. Tout ce qu'elles décrivaient, et plus encore, était déjà familier dans notre vie contemporaine. (...) Peut-être que bien des femmes ont découvert qu'aimer voulait dire s'amuser. En tout cas, les objecteurs ont perdu leur petit procès minable, ce qui est une des raisons pour lesquelles notre littérature est aujourd'hui la plus vivante qui soit au monde ».

Francis Scott Fitzgerald, "L'âge du Jazz en échos", Op. Cit., p. 163.



"Cette Amérique-là a disparu quelque part entre 1910 et 1920 ; et le fait qu'il donne à ma génération sa singularité est que nous étions à la fois d'avant guerre et d'après guerre. Nous étions déjà adultes au cours du printemps tendu de 1917, mais pour la plupart ni mariés, ni installés. La paix nous a trouvés presque intacts - moins de cinq pour cent de ma classe d'âge à l'université a été tuée à la guerre, et les universités avaient un pourcentage élevé de pertes, comparé au pays dans son ensemble. [...] Nous avons donc hérité de deux mondes - celui de l'espoir dans lequel nous avons été élevés ; celui de la désillusion que nous avons découvert nous-mêmes de façon précoce."

"[...] Mais il est vrai que la capacité de croire de cette génération s'est étiolée. La guerre, la paix, le boom, la dépression, l'ombre d'une nouvelle guerre ne cadrent guère avec l'idée de destinée manifeste. Nombreux sont les gens de mon âge qui sont enclins à paraphraser sir Edward Grey en 1914 : "Les lumières s'éteignent partout dans le monde - nous ne les verrons plus se rallumer au cours de notre vie"."

(Francis Scott Fitzgerald, "Ma génération", in *Un livre à soi et autres écrits personnels*, Les Belles Lettres, 2011, p. 308 ; p. 312).

Des Américains à Paris

"J'avais le sentiment que je vivais chez moi et à l'étranger [...] [parce que] la colonie américaine [à Paris] était la plus importante d'Europe"

(Janet Flanner, correspondante à Paris de l'hebdomadaire *The New Yorker*, cité par V. Bouvet, *La Génération perdue. Des américains à paris, 1917-1939*, Cohen & Cohen éditeurs, 2016, p. 73.)

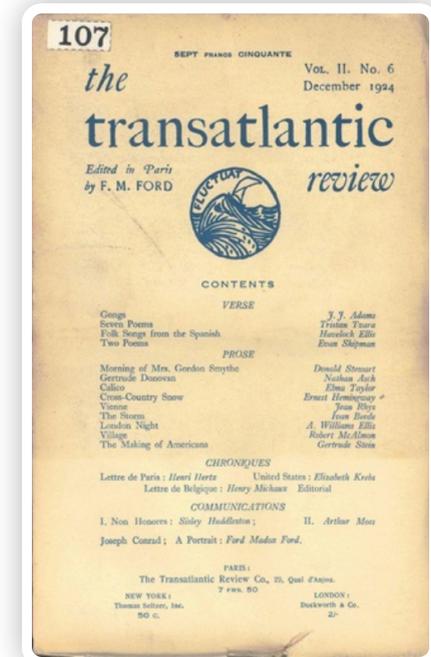
De la *Genteel Tradition* à la *Lost Generation*



"le premier événement d'importance pour la littérature américaine des années 1920 fut l'émigration d'Ezra Pound de Londres à Paris".

Bill Bird, cité par V. Bouvet, *Op. Cit.*, p. 67.

Ezra Pound, 1923. Photographie de Man Ray. Source : *La Génération perdue. Des américains à paris, 1917-1939*, Vincent Bouvet, Cohen & Cohen éditeurs, 2016.



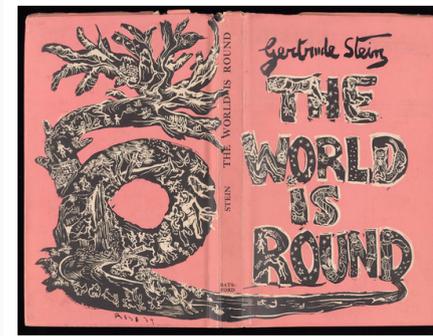


James Joyce, Ezra Pound, John Quinn, Ford Madox Ford, dans la cour de l'immeuble de Pound, 70 rue Notre-Dame-des -Champs (6e arrondissement), Octobre 1923. Photographie anonyme. Source : La Génération perdue. Des américains à paris, 1917-1939, Vincent Bouvet, Cohen & Cohen éditeurs, 2016.

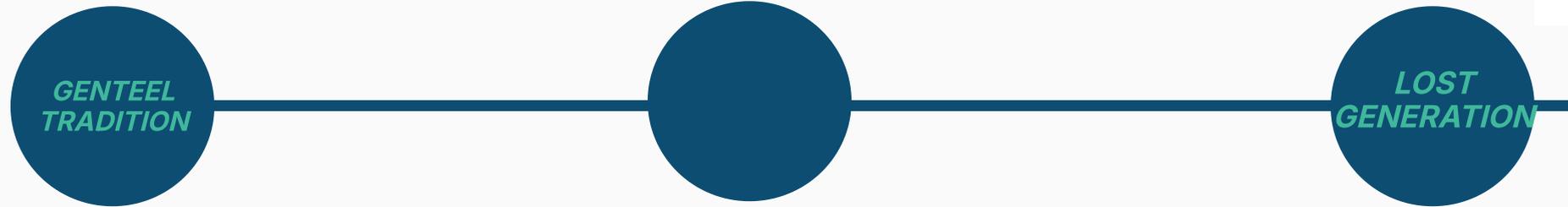
ÉCRIVAINS ANGLO-SAXONS À PARIS

De la *Genteel Tradition* à la *Lost Generation*

Quelles sont les générations d'écrivains américains venus s'installer à Paris dans la première moitié du XXe siècle ?



Gertrude Stein *The World Is Round*, illustrated by Sir Francis Rose New York, William R. Scott inc, 1939 ©Yale Collection of American Literature, Beinecke Rare Book and Manuscript Library



TOURNANT
XIX-XXe SIÈCLE

Henry James
Edith Wharton

- Mise en scène de Nord-Américains faisant le tour de l'Europe
- Personnages désespérés face à l'Ancien Monde
- Opposition valeurs européennes et américaines

AUTOUR DES
ANNÉES 20

Erza Pound
James Joyce
Ford Madox Ford

"Les grands aînés"

Pour Erza Pound, Paris est le seul lieu, la seule ville, pouvant agir comme "un sérum poétique pour sauver les lettres anglaises de la sénilité et les lettres américaines d'une décomposition prématurée".

SUITE À L'OEUVRE
D'E. POUND

Hemingway
Fitzgerald
Dos Passos ..

- Ont en commun : d'avoir eu 20 ans lors de la 1GM et la trentaine lors du krach de Wall Street
- La plupart d'entre eux viennent du Middle West, parfois du Sud.
- Rejet des valeurs matérialistes, du puritanisme.

Quel renouvellement de la littérature américaine ?
Qu'appelle-t-on "modernisme" ? En quoi la ville de Paris a-t-elle permis cette nouvelle créativité des lettres anglo-saxonnes ?



"All of you young people who served in the war. You are a
lost generation"

Gertrude Stein

"Peut-être, loin de Paris, pourrais-je écrire sur Paris, comme je pouvais écrire à Paris sur le Michigan".

Ernest Hemingway, *Paris est une fête*, Folio, Gallimard, 2011, p. 47.

**II- L'"oeuvre invisible" des "personnages intermédiaires" :
l'Odéon, espace, histoire et géométrie d'un lieu parisien comme
"archéologie de la lecture du XXe siècle" "**

« [...] les trépidations de la vie intellectuelle [...] se partage(nt) entre le Saint-Germain-des-Près des éditeurs, le Quartier latin des étudiants et le Montparnasse des artistes. La rue de l'Odéon occupe le coeur de ce triangle d'or, dont on aurait tort de croire qu'il est, en 1925, la place la plus courue de Paris. L'Odéonie a le charme des quartiers « bohème », où l'on se loge et se restaure à peu de frais, le calme d'une rue de province, mais reste une région excentrique et excentrée. [...] Comme les Anciens et les Modernes, le vieux monde et le nouveau, les conservateurs et les progressistes, il y a à Paris, aussi schématique que soit ce type de distinctions, la rive droite des salons littéraires et la rive gauche des intellectuels. Les librairies n'y respirent pas le même parfum : la vénérable maison Blaizot n'est pas l'avant-gardiste *Maison des Amis des Livres*, tout comme *Shakespeare and Company* se distingue de la « damn idiotic » *American Library* qui refuse de s'abonner à *The American Mercury* et qu'Ezra Pound se propose de boycotter [...] »

Laure Murat, *Passage de l'Odéon*, *Op. Cit.*, pp. 411-412.

Loin de l'invisibilité : le 27 rue de Fleurus ou le Salon de Gertrude Stein



Gertrude Stein et son fils Jack Hemingway au jardin du Luxembourg, Paris, vers 1924. Photographie anonyme. Source : La Génération perdue. Des américains à Paris, 1917-1939, Vincent Bouvet, Cohen & Cohen éditeurs, 2016.



Gertrude Stein, chez elle. Photographie anonyme, 1930. Library of Congress, Washington DC. Source : Philippe Blanchon, Gertrude Stein, Folio biographies, 2020.



Alice B. Toklas et Gertrude Stein dans le grand salon de leur appartement de la rue Fleurus, 1922. Photographie de Man ray. Source : La Génération perdue. Des américains à paris, 1917-1939, Vincent Bouvet, Cohen & Cohen éditeurs, 2016.

"J'avais pris la douce habitude de faire halte au 27 rue de Fleurus vers la fin de l'après-midi, attiré par la chaleur ambiante, les oeuvres d'art et la conversation. Souvent, il n'y avait pas d'autre visiteur que moi et Miss Stein se montrait toujours très amicale et même, pendant longtemps, elle me témoigna une réelle affection".

Ernest Hemingway, *Paris est une fête*, Folio, Gallimard, 2011, p. 98.



"-Hem, c'est trop dépouillé, trop décharné.

- Pas de veine.

- Hem, c'est trop rigide, trop dépouillé, trop décharné ; on n'y voit plus que les os et les tendons"

Ernest Hemingway, *Paris est une fête*, Folio, Gallimard, 2011, p. 257.

Hemingway et Elizabeth Hadley à Chambry (Suisse). Photographe anonyme. Source : *La Génération perdue. Des américains à paris, 1917-1939*, Vincent Bouvet, Cohen & Cohen éditeurs, 2016.



Portrait de Gertrude Stein, vers 1926. Photographie de Man Ray, Kansas City, Hallmark cards. Source : Paris, capitale de l'Amérique. Avant-garde américaine à Paris 1918-1939, musée d'art américain, Giverny, commissariat de Sophie Lévy, 2003-2004, éditions Adam Biro, 2003.

My dear Fitzgerald:

Here we are and have read your book and it is a good book. I like the melody of your dedication and it shows that you have a background of beauty and tenderness and that is a comfort. The next good thing is that you write naturally in sentences and that too is a comfort. You write naturally in sentences and one can read all of them and that among other things is a comfort. You are creating the contemporary world much as Thackeray did his in *Pendennis* and *Vanity Fair* and this isn't a bad compliment. You make a modern world and a modern orgy strangely enough it was never done until you did it in *This Side of Paradise*. My belief in *This Side of Paradise* was alright. This is as good a book and different and older and that is what one does, one does not get better but different and older and that is always a pleasure. Best of good luck to you always, and thanks so much for the very genuine pleasure you have given me. We are looking forward to seeing you and Mrs. Fitzgerald when we get back in the Fall. Do please remember me to her and to you always.

Gtde Stein

(Fitzgerald, *Letters*, 15 May 1925)

Extrait de Marie -Christine Agosto, *Tender is the Night*, Fitzgerald, Atlante, 2022, p. 37 (ouvrage pour l'agrégation d'anglais)

**"L'Odéon, monde construit et rêvé par deux femmes [...]":
La Maison des amis des livres et Shakespeare and Company**



"Je ne repartais jamais de la rue de l'Odéon sans un panier garni affectueusement par une fermière sagace. [...] Adrienne Monnier n'avait rien de dictatorial. Elle ne mettait pas les livres entre nos mains, de force. Elle me donnait seulement envie de découvrir ce dont elle me parlait, de m'inventer pour mon compte les plaisirs qu'elle s'était donnés depuis longtemps. Je redescendais la rue de l'Odéon, en lisant les bouquins que j'avais emportés sous le bras. Nous sommes beaucoup à avoir marché très lentement sur ce trottoir [...]. Adrienne fut pour de centaines d'inconnus de ma génération, et quelques-uns qui ne le restèrent pas [...], une intercesseuse presque invisible, parce que modeste. Mais le mot intercesseur a une coloration peut être trop religieuse. La littérature était sacrée pour Adrienne [...]. [...] la poésie, la littérature, ce n'était que des reflets de cet amour sans mots dans lequel elle voulait se perdre, en aidant autour d'elle les autres à se trouver".



Claude Roy, cité par Laure Murat in *Passage de l'Odéon*, "L'imaginaire", Gallimard, 2003, nouvelle édition 2024, pp. 81-82 ; première citation de Laure Murat, p. 281.)

"L'Odéonie est un village, l'Odéonie est un monde. Une Babel miniature, un quartier vaste comme un royaume, traversé par cent nationalités, dans un Paris qui ne dort jamais et que l'on surnomme Cosmopolis"

Laure Murat in *Passage de l'Odéon*, "L'imaginaire", Gallimard, 2003, nouvelle édition 2024, p. 126.

"Plus on s'éloigne, plus on s'aperçoit que la rue de l'Odéon est un des centres du monde, et que c'est une bien belle rue".

Jean Schlumberger, lettre à Adrienne Monnier et Sylvia Beach, 11 avril 1933, cité par L. Murat, Op. Cit., p. 414.

"C'est ici que les écrivains d'outre-mer, séjournant à Paris, purent nouer avec des confrères français et avec une élite de lecteurs ces premiers liens personnels qui favorisent la compréhension réciproque. Ici s'est formé un foyer d'échanges intellectuels dont nous avons pu apprécier le rayonnement"

Jean Schlumberger, cité par V. Bouvet, *Op. Cit.*, p. 96.



James Joyce et Adrienne Monnier remontant la rue de l'Odéon, 1938. Photographie de Gisèle Freund. Source : La Génération perdue. Des américains à paris, 1917-1939, Vincent Bouvet, Cohen & Cohen éditeurs, 2016.



George Antheil escaladant la façade de Shakespeare and Company, pour regagner sa chambre située au-dessus de la librairie de Sylvia Beach, qui assiste à la scène, 12 rue de l'Odéon, vers 1929. Source : La Génération perdue. Des américains à paris, 1917-1939, Vincent Bouvet, Cohen & Cohen éditeurs, 2016.

**III- Nouvelle(s) perspective(s) romanesque(s) :
"a second flowering" (Malcom Cowley)**

Fitzgerald et Hemingway



"Il y avait Faulkner et Hemingway et Cummings et même Scott Fitzgerald. Je me souviens d'une soirée avec Scott Fitzgerald qui avait été absolument sensationnelle ; il avait tout cassé, mais personne n'a rien dit. On pouvait tout casser, même moralement et physiquement, et personne ne s'en offusquait"

Philippe Soupault, cité par V. Bouvet, *Op. Cit.*, p. 120

William Faulkner prenant la pose à Paris, vers 1925. Photographie de W. Cunningham Odiorne. Source : La Génération perdue. Des américains à paris, 1917-1939, Vincent Bouvet, Cohen & Cohen éditeurs, 2016.



"Avec Hemingway, Dos Passos, Wilder et Faulkner, il a été [Wolfe] un de ces individus doués pour la fiction qu'il est rare de voir si nombreux dans une seule couvée.

Chacun de ces auteurs a créé un monde bien à lui et y a vécu de manière convaincante. L'Europe décimée n'avait rien à présenter de comparable à l'oeuvre de ces jeunes hommes".

(Francis Scott Fitzgerald, "Ma génération", in *Un livre à soi et autres écrits personnels*, Les Belles Lettres, 2011, p. 310).

Ernest Hemingway posant devant la cour de son immeuble au 113 rue Notre-Dame- des- Champs (VIe), Paris, 1924. Photographie anonyme.
Source : La Génération perdue. Des américains à Paris, 1917-1939, Vincent Bouvet, Cohen & Cohen éditeurs, 2016.

Hemingway

- * Un roman de la *Lost Generation* : géographie parisienne, entre réalisme et métaphore - pistes didactiques
- * Un roman *moderniste*
- * L'écriture tableau

« Si je descendais, par des rues toujours différentes, vers le jardin du Luxembourg, l'après-midi, je pouvais marcher dans les allées, et ensuite entrer au musée du Luxembourg où se trouvaient des tableaux dont la plupart ont été transférés au Louvre ou au Jeu de Paume. J'y allais presque tous les jours pour les Cézanne et pour voir les Manet et les Monet et les autres Impressionnistes que j'avais découverts pour la première fois à l'Institut artistique de Chicago. Les tableaux de Cézanne m'appartenaient qu'il ne me suffirait pas d'écrire des phrases simples et vraies pour que mes œuvres acquièrent la dimension que je tentais de leur donner. J'apprenais beaucoup de choses en contemplant les Cézanne mais je ne savais pas m'exprimer assez bien pour l'expliquer à quelqu'un ».

Ernest Hemingway, *Paris est une fête*, Folio, Gallimard, p. 52.

The Sun Also Rises - Le Soleil se lève aussi

Un roman de la *Lost generation*

Structure du roman : Paris occupe une place importante

1. Restaurant l'Avenue, puis Café de Versailles
2. Au bureau de Jake, quartier de l'Opéra, boulevard des Capucines
3. Café Le Napolitain. *Marche rue des Pyramides, rue de Rivoli, Tuileries*
Restaurant Foyot, près du Luxembourg. Bal musette, rue de la Montagne Sainte-Geneviève
4. *Dans les rues en taxi* jusqu'au Café Le Select, sur le boulevard Montparnasse
5. *Marche jusqu'au bureau de Jake : d'abord à pied, puis en bus, puis à nouveau à pied par le boulevard de la Madeleine et le boulevard des Capucines.*
Bureau de Jake. Déjeuner au Restaurant le Wetzel
6. Bar de l'Hôtel Crillon
Dans les rues en taxi jusqu'à la Rotonde, puis au Select, puis au Dôme, puis au Select
7. Chez Zelli à Montmartre
8. *Marche sur le boulevard St-Michel.* Un verre au Crillon. Un verre à la Closerie des Lilas.
Restaurant de Madame Lecomte sur l'île Saint-Louis.
Retour à pied par les quais, la rue Cardinal-Lemoine, la Place de la Contrescarpe
Passage devant Le Nègre Joyeux, le Café Aux Amateurs.
Retour par la rue du Pot-de-Fer, la rue Saint-Jacques, le Val-de-Grâce, Port Royal,
Boulevard Montparnasse Closerie des Lilas, Lavigne, Damoy, le Select
9. Café Le Select. Café Dingo
Dans le train pour Hendaye, itinéraire vers le sud, par Tours, Bordeaux, Bayonne
10. Hôtel à Bayonne. *Traversée de la campagne basque en voiture, frontière espagnole*
Hôtel Montoya à Pampelune. Café Iruña. Dîner. Café Iruña.
Café Iruña. Chez le barbier. Café Iruña

11. *Dans l'autocar pour Burguete, en montagne.* Hôtel à Burguete
12. *Partie de pêche sur le Rio Irati*
13. *Marche jusqu'au monastère de Roncevaux (Roncesvalles).*
Retour à Pampelune, hôtel Montoya. La *desencajonada*
14. *Les préparatifs de la fiesta dans les rues de Pampelune, vus depuis le café sur la place*
15. *Dans les rues de Pampelune. La fiesta*
À la taverne avec le *riau-riau*. Corrida. Café Iruña
16. Au café à cause de la pluie. Hôtel Montoya. Iruña. Hôtel.
Attablés au bar de l'hôtel avec Romero
Dans les rues de Pampelune, puis au Bar Milano
Marche dans les rues. Retour au café, avec Romero
17. Bar Milano. Café Suizo. Lâcher de taureaux.
18. Café. *Marche dans les rues.* Corrida. Au Café
19. Saint-Sébastien. Hôtel. Au Café. À la Concha.
Madrid, hôtel Montana. Restaurant le Botin.
Dernière scène : dans Madrid, Gran Via, en taxi

Extrait de Marie-Christine Agosto, *Fiesta : The Sun Also Rises*, Atlande, 2011, p. 167-168 (ouvrage pour l'agrégation d'anglais).

Fitzgerald

"Fitzgerald peint d'un pinceau léger mais sûr la **sensibilité d'une génération** - celle de l'après-guerre - qui vécut ses rêves sans posséder un avenir pour leur donner corps [...] C'est par cette **expérience particulière du temps perdu, toujours perdu**, qui est à la fois **personnelle et générationnelle**, et à laquelle il s'efforce de donner la valeur d'une **métaphore universelle**, que Fitzgerald entre en littérature ".

Philippe Jaworski, dans la Préface aux *Oeuvres complètes*, tome I, La Pléiade, Gallimard, 2012, p. 17.

"Je ne crois pas qu'une personnalité puisse être vraiment détachée de l'âge qui la produit [...]. **Je pense que la plus grande contribution de Scott a consisté à mettre en scène une époque brisée de chagrin et privée d'espoir, et à lui donner une nouvelle raison d'être en lui insufflant le sens du courage tragique**".

Lettre non datée de Zelda Fitzgerald à Henry Dan Piper, citée par Philippe Jaworski, dans la préface aux *Oeuvres complètes*, tome I, La Pléiade, Gallimard, 2012, p. 11.

"Pour l'essentiel, nous, les écrivains, sommes condamnés à nous répéter ; c'est la stricte vérité. Nous connaissons deux ou trois expériences importantes dans notre vie, des expériences si importantes et si bouleversantes qu'il ne nous semble pas, lorsqu'elles ont lieu, que quiconque ait jamais été captivé, tabassé, ébloui, étonné, battu, brisé, sauvé, illuminé, récompensé, et humilié tout à fait de la même manière. Puis nous apprenons notre métier, plus ou moins bien, et nous racontons nos deux ou trois histoires"

F. S Fitzgerald, "Cent faux pas", in *Récits (1924-1939)*, *Oeuvres Complètes*, tome II, La Pléiade, Gallimard, pp. 1434-1435.



"Espérez-vous être ... être... euh, faire partie de la grande tradition littéraire ?" ai-je demandé timidement.

Il était au comble de l'excitation. Il avait un sourire radieux. J'ai vu qu'il avait une réponse toute prête. "Il n'y a pas de grande tradition littéraire" a-t-il clamé. **"Il n'y a que la tradition de la mort éventuelle de toute tradition littéraire. Le fils avisé tue son propre père."**

(Francis Scott Fitzgerald, "Auto-interview", in *Un livre à soi et autres écrits personnels*, Les Belles Lettres, 2011, pp. 192-193)

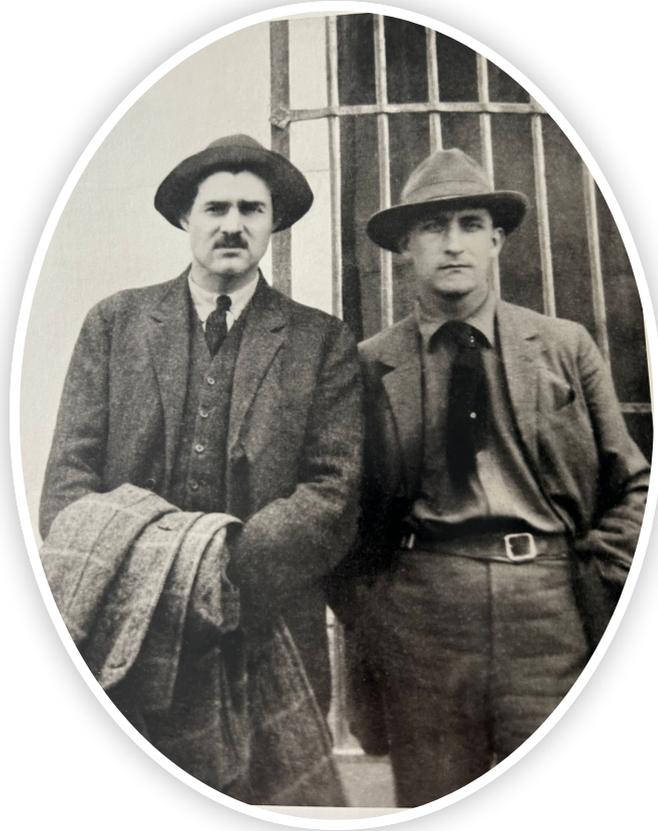
« Il est pour moi très frappant, sans naïveté excessive, de relire l'évolution des arts visuels comme une mise au jour de plus en plus aboutie des rouages intimes de notre perception subjective. Si l'on considère ainsi ces grands courants artistiques comme autant de révélateurs des principes fondamentaux de notre cinéma intérieur, une nouvelle cohérence apparaît dans l'articulation des étapes clés des arts visuels : [...] l'impressionnisme, évidemment, qui prend résolument le parti de représenter non pas la nature, mais les impressions que sa contemplation fait irrésistiblement naître en nous ; et tous les courants de l'art moderne, voire postmoderne, qui achèvent cette déconstruction de la perception ».

Lionel Naccache, *Le cinéma intérieur. Projection privée au coeur de la conscience*, Odile Jacob, Paris, 2020, p. 220.

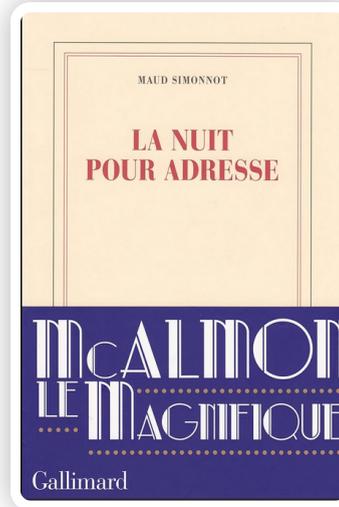
Robert McAlmon



Faire découvrir aux élèves cet auteur ainsi que cette *Génération perdue* en lisant *La nuit pour adresse* de Maud Simonnot + en réalisant une cartographie numérique annotée et illustrée (les lieux saillants, les rencontres artistiques et littéraires, son importance pour Joyce ...). Possibilité de croiser les regards avec *Paris est une fête* d'Hemingway.



Hemingway et McAlmon en Espagne, vers 1923. Photographie anonyme. Source : *La Génération perdue. Des américains à Paris, 1917-1939*, Vincent Bouvet, Cohen & Cohen éditeurs, 2016.



"Son programme ? *"Make it new"*" (p. 17)

"À Paris, McAlmon renoua avec des connaissances de Greenwich Village et de Londres. Il rencontra les autres expatriés en vue, à commencer par Ezra Pound, qu'il avait promis à William et Hilda de contacter sans tarder. Pound, avec son allure surannée d'artiste, lui parut affecté. Par la suite McAlmon découvrirait sa délicatesse derrière une apparence extravertie. Pound le considéra avec une certaine condescendance, avant d'être conquis par son esprit critique et ce "zèle mis au service des Lettres", qu'ils partageaient une vocation chez eux" (pp. 44-45)

"Durant les années 1920, la société cosmopolite des expatriés s'épanouit dans un carré magique qui englobait Saint-Germain-des-Près et Montparnasse : "The Quarter". Chacun des bars du Quarter raconte et constitue une part de Robert McAlmon. Et chacun de ces bars est associé à un ou plusieurs membres de ce que Sylvia Beach appelait "sa clique" (p. 53)

"Son. existence nocturne redessina la géographie de la ville selon les arrêts dans les bars et les night-clubs qui n'attendaient que lui pour que la fête batte son plein" (p. 57)

"Robert McAlmon le flambeur des nuits parisiennes fut aussi celui qui entoura avec dévotion et discrétion la naissance du chef-d'oeuvre de James Joyce tout au long de l'année 1921" (p. 61)

"It wasn't a French Paris at all ..." En un sens McAlmon avait raison, la ville avait été colonisée par des milliers d'Américains et pour la plupart des expatriés [...]. (p. 82)

"Ce fameux soir du bal, Robert McAlmon n'arriva pas seul. Il était flanqué de Marcel Duchamp. Leur entrée dans le hall de la villa, à l'instant même où l'orchestre commençait à jouer, fit sensation. A eux deux, ils suscitaient bien des fantasmes" (p. 84)

"L'Américain se rendit souvent dans l'atelier de Brancusi (...)" (p. 84)

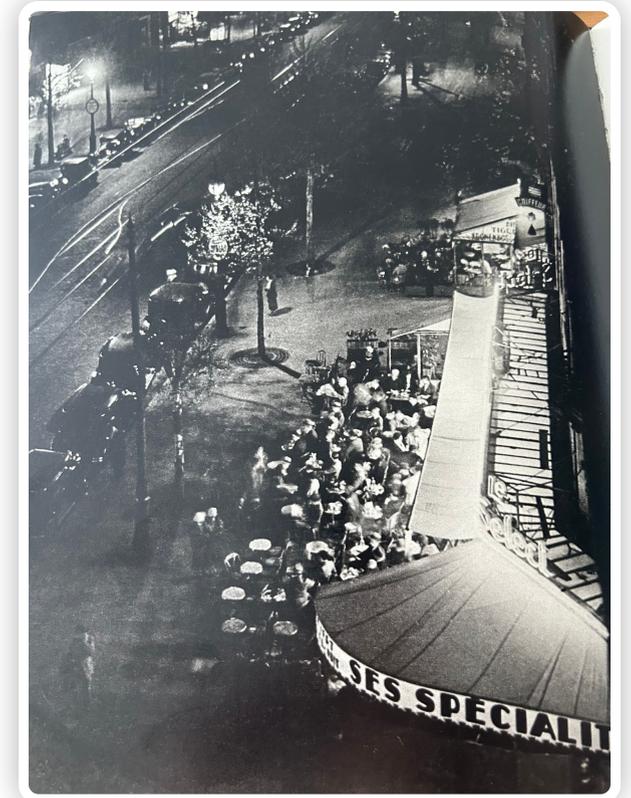
"La révolution en marche dans la littérature avait emporté le monde de la musique." (p. 86)

"Dans la vie de Robert McAlmon, Ernest Hemingway occupe une place ambiguë [...]" (p. 96)

"Très vite, Hemingway se délesta de ce qu'il devait à McAlmon. En mai 1925, au Dingo, il rencontra Francis Scott Fitzgerald qui venait de publier *Gatsby le Magnifique*. L'été suivant, il se mit à l'écriture du *Soleil se lève* aussi. Paru en octobre 1926 chez la maison d'édition américaine Scribner, grâce à Fitzgerald qui s'était fait l'intermédiaire auprès de son éditeur Maxwell Perkins, le roman remporta un succès immédiat. Dans les bars de Montparnasse tout le monde en parlait, on reconnaissait les célébrités du Quarter sous les traits des personnages principaux. Les expatriés s'extasiaient sur la justesse de l'univers reconstitué par Hemingway, leur univers. Et le style Hemingway séduisit toute une génération que Gertrude Stein qualifie de perdue, cette génération désillusionnée par l'expérience de la guerre qui s'épuisait dans une insouciance éphémère" (pp. 118-119)

"McAlmon était venu pour la première fois rue de Fleurus un soir de l'été 1923, accompagnant Mina Loy qui connaissait Gertrude Stein depuis de nombreuses années. [...] " (p. 135)

"Parmi les expatriés, Robert McAlmon, arrivé à Paris un des tout premiers resta un des derniers. La fête finie, il dériva encore un peu dans la capitale, jusqu'à ce que la guerre le chasse aussi" (p. 232)



Le Sélect, 1932. Photographie de Brassai.
Source : *La Génération perdue. Des américains à Paris, 1917-1939*, Vincent Bouvet, Cohen & Cohen éditeurs, 2016.